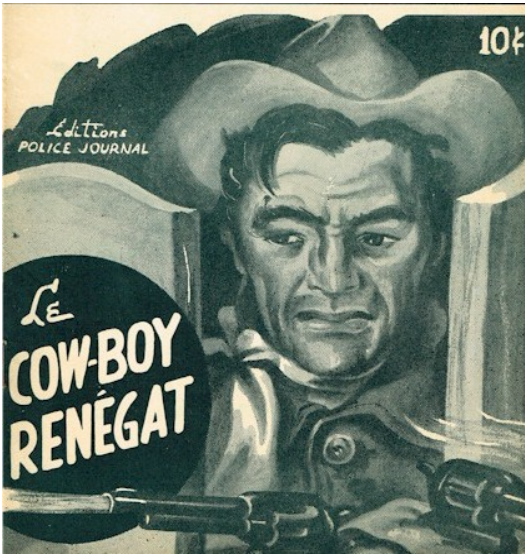


PAUL VERCHÈRES

Le cow-boy renégat



BeQ

Paul Verchères

Aventures de cow-boys # 005

Le cow-boy renégat

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 418 : version 1.0

Le cow-boy renégat

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Prologue

Jean-Baptiste Verchères adressa l'enveloppe :

« M. le directeur,

Royale police montée du nord-ouest,

Bytown, Haut-Canada. »

Il lécha la colle.

Cacheta la lettre.

Puis, comme il se levait, le cavalier du poney-express entra au poste de police.

Le poney-express légendaire !

Groupe de héros qui étaient à la fois postillons, messagers, transporteurs d'or, d'argent et de billets de la banque du Manitoba à ses succursales éparpillées sur les territoires...

Missions presque toujours dangereuses.

Périlleuses.

Souvent mortelles.

L'héroïque cavalier solitaire du poney-express
était la cible des sauvages en galvaude...

Des voleurs de grands chemins.

Des cowboys-renégats.

Et des autres outlaws qui infestaient l'Ouest
canadien.

J. B. regarda le cavalier du P. E.

– Tiens, tu tombes bien, Arthur, dit-il.

Arthur était vêtu d'un casque de bête puante,
d'un gilet de chevreuil, de culottes de buffalo et
de bottes bâtardes.

Sa jeune figure était bonne et douce.

Mais il y avait dans ses yeux des lueurs
d'acier.

Lueurs dangereuses pour ses ennemis.

Il dit :

– Je tombe bien ? Que voulez-vous dire ?

– J’ai une lettre de prime importance à faire délivrer le plus vite possible au chef de la royale montée.

– À Bytown ?

– Oui.

Arthur tendit la main :

– Bien, monsieur Verchères, soyez sûr que votre missive sera à Bord de la diligence Winnipeg-Toronto-Bytown lors de son prochain départ.

Il questionna :

– Comment vont les choses ici ?

– Mal.

Baptiste expliqua :

– Tu connais Israël et Dizzy Bartlett ?

– Les frères ranchers... ?

Arthur commenta :

– Je ne donnerais pas le bon Dieu sans confession à ces deux gas-là.

– Ni moi non plus.

J. B. reprit :

– Tu connais de même le voisin des Bartlett, Roger Godin ?

– Oui, Roger, c'est du vrai bon monde ça...

– C'ÉTAIT du monde...

– Vous voulez dire que...

– Roger est mort assassiné par Sam Lortie...

– Le cowboy contremaître du ranch Bartlett ?

– Ouï.

– Mais qu'est-ce qui vous fait dire que Lortie est l'assassin ?

– Il s'est enfui et est disparu mystérieusement.

Arthur demanda :

– Et la fille du mort... ?

– La jolie Louise ?

– Oui.

Elle est saine et sauve... Mais ce n'est pas tout.

– Non ? Quoi encore ?

– Après avoir assassiné Roger Godin, Sam

Lortie mit le feu aux bâtiments. Tout a été détruit
sauf une grange...

« C'est cette grange qu'habite actuellement
Louisette...

– Avez-vous fait enquête, chef ?

– Oui.

– Avec quel résultat ?

– Par un de ces phénomènes trop fréquents
dans l'ouest, la petite rivière qui servait à
désaltérer les bestiaux de Bartlett, s'assécha...

– Sans eau, bœufs, vaches et veaux mouraient
dans une semaine ou deux.

– Oui.

– Alors... ?

– Alors Israël Bartlett alla demander de l'eau à
Godin. Mais charité bien ordonnée commence
par...

Arthur interrompt :

– Roger avait lui-même à peine assez d'eau
pour abreuver ses propres bêtes à cornes ; force
fut donc pour lui de refuser la supplique...

– Et... ?

– Tu sais le reste ; le meurtre et l'incendie criminel.

J. B. soupira :

– Pauvre Louissette, elle a été forcée de vendre à vil prix son troupeau entier...

– Mais pourquoi ?

– Parce que les Bartlett s'étaient emparés de sa source d'eau vive.

Arthur protesta :

– Et vous n'êtes pas intervenu ?

– Non.

– Vous n'avez pas délogé les Bartlett pour tresspas ? (trépas) ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que Louissette ayant refusé de signer la plainte contre les Bartlett, il m'était impossible d'obtenir un mandat d'arrestation du juge de paix...

– Ainsi Louissette n’a pas voulu... ?

– Non.

– A-t-elle donné la raison de son étrange attitude.

– Non, elle a carrément refusé de desserrer les dents...

Arthur se gratta la tête, intrigué :

– Ouais...

– J’ai bien peur que du sang sorte de ce mystère...

– Mais à qui Louissette a-t-elle vendu ses bestiaux ?

– Aux deux frères Bartlett.

– Hein ?

– Et au quart du prix du marché.

– Ça sent le meurtre à plein nez...

– Oui, « ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille... »

I

Arthur

Quelques semaines s'écoulèrent.

Sans changement autre qu'une lourde tension qui n'annonçait rien de bien pour Squeletteville.

Puis un jour le cavalier Arthur du P. E. entra en piéton dans la bourgade et se laissa tomber, exténué de fatigue dans un fauteuil de Baptiste.

Celui-ci qui l'avait vu venir, demanda :

– Où est ton poney ?

– Une balle l'a abattu. Je fus jeté à bas de cheval, roulai dans la haute brousse. Je vis Sam Lortie s'approcher de ma bête, sortir de la selle la boîte de fer contenant l'argent destiné à la succursale locale de la banque du Manitoba ici...

– Et... ?

– Lortie s'enfuit avec le butin. Je vidai mes deux colts sur le fuyard ; mais ma chute de cheval m'avait étourdi, et mon tir était de ce fait désastreux... Pas un seul de mes coups de feu ne porta...

– Combien y avait-il d'argent dans la boîte de fer ?

– \$75,522.10.

– Tu es bien certain de l'identité du voleur ?

– Aussi certain que la terre est ronde comme l'a annoncé il y a quelques siècles Galilée, prouvant que le pape n'est pas infallible en astronomie.

J. B. réfléchit.

Puis demanda :

– Tu as bien mallé ma lettre ?

– Oui ; il y a belle lurette que le chef de la royale montée l'a reçue... Mais, M. V. Verchères, qu'allez-vous faire ?

– Attendre.

– Attendre ? Attendre quoi ?

– La réponse à ma lettre...

Arthur s'écria :

– J'en donne ma langue aux chats...

– Hein ?

– Oui, je ne comprends plus rien. D'abord
Louisette refuse de faire arrêter ceux qui sont
responsables de la mort de son père ; puis pire
encore, elle vend à vil prix tout son troupeau à
ses ennemis irrévocables. Et, vous, J. B., si actif,
si crâne, si vif à prendre une décision et à agir,
vous vous envoyez en arrière de votre chaise,
vous croisez les mains en arrière de la tête et dites
avec le calme le plus louche : « J'attends. »

Le chef de police de Squeletteville sourit.

Mystérieusement.

Et dit :

– Tu es jeune, mon Arthur, tu finiras bien par
savoir que tout vient à point à qui sait attendre...

II

Fred et Elphège

Fred Mallette, jeune cowboy extraordinaire, freina sa monture dans la plaine et attendit son vieux compagnon, Elphège Couturier, que ses soixante ans bien sonnés n'empêchaient pas d'avoir bon pied.

Bon oeil.

Bon poing.

Et tir excellent.

Tir bull's-eye.

Fred dit en soupirant :

– Arriverons-nous jamais à ce satané Squeletteville ?

Il regarda autour de lui.

Puis ses yeux se posèrent sur un petit point

noir dans le lointain...

– Ce doit, dit le vieux Couturier, être la bourgade...

Elphège avait raison.

C’était bien Squeletteville.

Les deux cowboys y entrèrent une trentaine de minutes plus, tard, au trot de leur chevaux...

*

Assis dans le bureau du poste, Verchères et Arthur, entendant le trot des deux bêtes se rendirent à une fenêtre.

En voyant Fred Mallette, Arthur s’écria :

– Mais c’est Sam Lortie. Vite, chef, allons l’arrêter...

– Non.

J. B. ajouta :

– Tu ne connais pas certains détails de cette affaire. Lortie peut bien être un outlaw, un

renégat, mais il est aussi le meilleur tireur au pistolet et à la carabine que j'aie connu. L'arrêter ou du moins tenter de l'arrêter comme tu me le proposes signifierait la mort certaine...

Arthur regarda le chef.

Curieusement.

Bizarrement.

J. B. dit :

– Tu me soupçonnes, Arthur ; ce n'est pas juste de ta part. Tu ne connais pas tous les éléments du problème...

– Mais dites-moi...

– Tout ce que je te dirai, c'est ceci : Il y a dans cette affaire un secret grave, si grave même que je ne puis te le révéler.

– Et c'est ce secret qui vous pousse à attendre, attendre, et à ne pas saisir l'occasion par les cheveux...

Baptiste sourit :

– C'est que l'occasion est chauve.

Pendant ce temps les chevaux de Fred et

d'Elphège avaient continué leur course à travers l'unique rue de la bourgade.

– Whoa.

– Whoa.

Les deux cowboys sautèrent de monture et attachèrent les bêtes à l'un des poteaux placés là dans ce but.

Puis ils entrèrent dans la saloune Rabinovitch.

À cette heure, il n'y avait que quelques clients dans l'établissement.

Dès qu'ils virent entrer Fred Mallette, un silence gêné, lourd, plana dans rétablissement.

Les deux mains appuyées sur les colts à sa ceinture de cuir jaune, Fred s'avança, suivi de Couturier, vers le bar derrière lequel se tenait un Rabinovitch qui était très pâle...

D'une voix froide, glaciale, Mallette demanda :

– Mon crédit est-il bon ici ?

Rabino répondit avec un empressement sérieux :

– Le crédit de Sam Lortie est toujours bon...

Elphège dit à son compagnon :

– Tu tolères cette insulte, Fred ?

Celui-ci affirma :

– Le nom n'est pas Lortie mais Mallette...

Rabino ?

– Oui...

Le salounard ne répondit pas.

Il plaça une bouteille de fort sur son comptoir.

Puis deux verres.

Fred et Elphège burent trois ou quatre rasades.

Puis Couturier murmura d'une voix dangereusement douce :

– Je ne tolérerai point cette insulte à mon copain...

Rabino alluma un cigare.

– Quelle insulte ? demanda Malette.

– Lortie est un renégat et un outlaw.

Fred hurla :

– Ah, c’est ainsi.

À ce moment Rabino se plaça sous le bon angle.

Le jeune cowboy sortit son arme.

Vite comme l’éclair.

Tira.

Et coupa le cigare en deux.

Alors il versa un plein verre à Couturier.

Puis but lui-même le résidu à même la bouteille.

– À la revoyure, Rabino.

Le vieil Elphège plaça son mot :

– Si c’est pas dans ce monde-icitte ce sera dans l’autre.

Ils sortirent.

– J’ai faim, dit le jeune...

– Moi aussi, dit le vieux.

– Il doit y avoir une salle à manger par ici.

Il y en avait eu une.

Mais elle avait passé au feu quelque temps auparavant.

– Allons chez le marchand général...

– C'est correct. Nous allons laisser nos chevaux ici.

Comme ils se mettaient à marcher, les quelques personnes dehors s'empressèrent de traverser de l'autre côté de la rue...

Comme ils arrivaient au magasin, ils virent un cowboy couché sur le perron, bloquant la porte.

Il se leva.

S'étira.

Bâilla.

Et dit :

– Non.

– Non quoi ?

– Tu n'es pas Lortie.

– Qui prétend le contraire ?

Maletto reprit :

– Tu sais ce que je ne suis pas ; et moi, je veux

savoir qui tu es...

– Roderskine, Étienne, le compagnon de toujours de Sam Lortie..

Elphège ricana :

– Lortie le saint homme de voleur, de tueur et d’incendiaire...

Roderskine fit le geste de vouloir faire quitter à un de ses pistolets son étui de cuir à sa ceinture...

Geste puéril.

En effet Fred venait de lui saisir la main.

Il la tordit.

La mit sur son épaule.

Et catapulta Roderskine dans le milieu de la rue poussiéreuse.

Puis il vida la ceinture du forban de ses armes et de ses munitions...

– Ça m’a ouvert l’appétit davantage, dit Fred.

Et moi donc !

Ils entrèrent dans le magasin.

En voyant Fred, le marchand pâlit...

– Vous êtes ici chez vous, s’empressa-t-il de dire, le magasin vous appartient.

– Nous avons faim...

– Eh bien, choisissez vous-mêmes.

Ils mangèrent du pain, du beurre.

Du jambon.

Des échalotes.

Des cornichons.

Et terminèrent avec des bâtons de crème roses.

Soudain ils entendirent le bruit de la porte qui s’ouvrait en grinçant.

Fred fit demi-tour.

Ses deux colts apparurent dans ses mains.

Ni J. B. ni Arthur, dans l’entrebâillement de la porte n’avaient eu le temps de dégainer.

– Pas un mouvement ou je tire, ordonna Malette.

Il ajouta :

– Elphège...

– Oui, boss...

– Prends les clefs des deux portes d'avant et d'arrière du magasin. Le marchand va te les remettre. Et embarre les trois gas ici.

Ce qui fut dit fut fait.

Trois ou quatre minutes plus tard, alors que les trois prisonniers temporaires n'avaient pas encore eu le temps d'ouvrir une des portes, Fred et Couturier montaient sur leurs chevaux et s'enfuyaient au grand galop.

*

Au même moment, Arthur disait à J. B. :

– Il y a des haches à vendre dans ce magasin ; pourquoi n'avez-vous pas défoncé la porte avec l'une d'elles ?

– Pourquoi pas toi-même, mon jeune ?

– Parce que vous m'avez défendu de faire quoique ce soit sans avoir au préalable obtenu votre autorisation.

– Tiens, tiens, c’est pourtant vrai...

– Je vous soupçonne de collusion avec les deux bandits...

Verchères sourit :

– Tu peux soupçonner tant que tu voudras, Arthur, mais ton petit jeu ne me fera pas te dévoiler mon secret.

III

Louissette

Fred et le vieux Couturier galopèrent dans la plaine.

– Où allons-nous ?

Malette répondit :

– Espèce de curieux, va...

– Écoute, mon jeune, je sais que tu me caches quelque chose... Pourquoi ?

– Parce que, le père, mes inquiétudes sont à moi tout seul. À votre âge, voyez-vous...

Piqué, Elphège s'écria :

– Qu'est-ce que mon âge a à voir dans ça ?

Fred dit :

– À votre âge l'inquiétude fait viser mal et manquer son homme.

- Tu peux toujours me dire où nous allons.
- Pour ça oui..
- Chez Louise.
- À sa grange ?
- Oui.
- Tu sais le chemin ?
- Oui.
- Comment ?
- Parce que je suis déjà venu par ici.
- Ouais...

Couturier cracha sa chique :

– Et pourquoi es-tu venu la première fois ? fit-il, en mordant à une briquette de tabac macdonald-le-tabac-avec-uncoeur.

– Pour voir Sam Lortie sans qu’il me voie, lui...

– Du diable si je comprend un traître mot...

Fred s’impatenta :

– Comment aurais-je pu me grimer et me faire une binette à la Lortie sans connaître le visage de

cet outlaw ?

– Tu connais Louissette ?

– Oui.

Il ajouta :

– Mais elle ne me connaît pas.

– Hein ? Comment ça ?

– Mais, vieil idiot, parce que je l’ai épiée à son
insu...

– Pourquoi ?

– Ça c’est mon secret.

De dégoût, Couturier cracha de nouveau sa
chique :

– Tu vas me coûter cher en macdonald, toi,
avec tes secrets. Je t’avise par les présentes que
c’est toi qui payes ma prochaine torquette...

Ils approchaient des décombres calcinés et de
la grange. D’un commun accord ils mirent les
chevaux au petit pas...

Descendirent.

Et entrèrent silencieusement dans la grange.

Ils regardèrent autour d'eux.

Il n'y avait que du foin.

Et du foin.

Partout.

Puis soudain...

Il se fit dans le foin un mouvement étrange.

Mallette s'approcha.

Et vit Louissette qui dormait.

Ses traits détendus par le sommeil avaient quelque chose de charmant, éthéré, pur comme un avé ou un chant de Noël.

Fred décida de l'éveiller afin de constater sa première réaction à la vue de son visage grimé, altéré par trois boulettes de cire.

Il prit un brin de foin et lui chatouilla le bout du nez..

Elle s'agita.

Chassa de la main la mouche imaginaire.

Par 3 fois le jeune homme répéta le même manège,

À la quatrième, Louissette saisit le brin de foin.

Ouvrit les yeux.

Leva la tête.

Vit Mallette.

S'assit d'un coup sec.

Et demanda anxieusement :

– Qu'y a-t-il, Sam ?

Alors elle posa ses yeux longuement sur Fred.

De terreur.

D'épouvante.

Sa bouche s'ouvrit, grande, prête à lancer le cri hystérique...

Au moment où elle allait crier, Louissette réussit à se reconquérir.

Elle murmura à voix basse :

– Vous n'êtes pas Sam Lortie...

– Mais non.

– Qui êtes-vous ?

– Un ami.

Un silence.

Un silence long.

– Très long.

Puis soudain les yeux de Louissette se remplirent d'une espèce de message mystérieux, imprécis.

Leurs deux regards se joignirent.

Tout à coup elle cria :

– À terre, vite !

Il obéit instantanément.

Comme son corps atteignait le foin, une balle siffla au dessus de lui.

Il roula.

Roula.

Hors d'atteinte.

Alors il entendit le bruit de pas qui fuyaient.

Un silence.

Encore !

Puis un cheval s'éloigna au galop.

Louissette dit à voix haute :

– Vous pouvez vous montrer, il est parti.

Ce fut le vieil Elphège qui parla :

– Qui IL ? Est-ce un autre secret et dois-je de nouveau cracher ma chique ?

Fred sourit :

– Le coup de feu ne te l’a pas fait avaler par hasard ?

Le gorgoton de Couturier s’agita :

– Ça parle au diable, je l’ai avalée, c’est bien trop vrai !

Mallette répéta :

– Qui IL ?

Louissette fit :

– Mais Sam Lortie...

– Comment ? Êtes-vous associée avec l’assassin de votre père ?

Les yeux de Louissette se remplirent de larmes :

– Je suis forcée, dit-elle.

– Forcée ?

– Oui, j'ai un petit frère de douze ans qui est au pensionnat des sœurs grises à St-Boniface.

– Et... ?

– Et Lortie va le tuer si je ne fais pas à ses trente-six volontés.

– Ah, le misérable...

Couturier fit des efforts.

Et restitua sa chique.

Fred cracha son mépris :

– Un assassin, passe encore ; mais un maître-chanteur, c'est pire qu'une sale bête puante...

– Si je vous promets que votre petit frère sera bien gardé jour et nuit au pensionnat...

– Gardé... ?

– Oui, et protégé constamment par deux policiers, vous sentirez-vous libérée entièrement de ce chantage ?

– OH OUI !

Primesautière Louise sauta au cou de son

nouveau bienfaiteur et lui appliqua deux becs.

Un sur chaque joue.

Se tournant vers son vieux copain, Fred dit :

– Elphège ?

– Oui, boss ?

– Pars immédiatement pour Saint-Boniface et vois à ce que le petit gas soit toujours sous bonne garde.

– Correct, patron.

– Et reviens au plus vite ; car j'ai besoin de toi.

– Correct, correct...

– Tiens, voici deux écus pour te payer des torquettes...

– Merci bien...

IV

Le message de Goderskine

Deux heures plus tard...

Toujours dans la grange...

Une douce intimité commence à lier Louissette et Fred.

Elle lui a raconté la mort de sa mère.

Sa douleur.

Sa tristesse.

Puis l'oubli.

L'oubli graduel...

Le bonheur avec son père qui, petit à petit, se transformait moins en père et davantage en camarade...

Puis ce fut le désastre irrémédiable.

Les Bartlett...

Roger Godin assassiné.

Par Sam Lortie...

Malette demanda :

– Mais pourquoi avez-vous vendu votre troupeau aux frères Bartlett, et cela à vil prix ?

– Toujours pour la même raison.

– Quoi ?

– Eh oui, Lortie me menaçait de tuer mon petit frère si je ne m'exécutais point.

Malette prêta l'oreille.

Un galop.

Lointain.

Qui se rapprochait.

Se précisait.

Devenait distinct.

Fort.

Puissant.

Louissette dit :

– Cachez-vous, Fred...

Il était temps.

Un cowboy inconnu entra dans la grange.

– Mademoiselle, dit-il, voulez-vous remettre ce message à Sam Lortie ?

Elle ne lui dit pas que Lortie s'était enfui.

Non.

– Je ferai cela, promit-elle simplement...

Quand l'inconnu eut pris congé, elle lut à Mallette le message suivant :

« SAM LORTIE, un développement extraordinaire vient de se produire ; un second Sam Lortie est apparu ; je l'ai dénoncé à Baptiste Verchères ; celui-ci m'a traité cavalièrement. Sois à la saloune Radinovitch à minuit exactement ce soir.

« Ton camarade de toujours,

« Étienne Roderskine. »

– Ouais, fit Mallette.

– Quoi ?

Fred dit :

– Je crois que je vais y aller...

– ... aller ?

– Oui, à ce rendez-vous de la mort, je veux dire de minuit...

Louissette protesta :

– Mais c'est un piège, un traquenard...

– Non, ou du moins pas tant que Roderskine n'aura pas deviné que je suis le faux Lortie...

– Il le devinera tout de suite...

– Peut-être, mais à ce moment-là, je serai prêt...

– Prêt ?

– Oui, prêt à repousser victorieusement son attaque.

Il prit brusquement Louissette dans ses bras.

L'embrassa sur la bouche.

Et dit :

– Vous savez ce que ça signifie ?

Silence...

– Ça signifie que dès cette minute vous êtes
ma promise.

– Oh...

Mallette sortit de la grange.

D'un bond il fut à cheval.

Louissette, de la porte de la grande, le laissa
s'éloigner, comma pétrifiée.

Puis sa figure manifesta de la surprise.

Étonnement qui se transforma en bonheur.

En bonheur radieux :

– Il m'aime, murmura-t-elle.

IL L'AIMAIT !

V

La rencontre

Comme Fred passait devant le poste de police de Squeletteville, il remarqua qu'il y avait de la lumière...

Alors il imita un court hennissement de cheval.

Puis un second moins court.

Et enfin un troisième, très long...

Quelques instants plus tard, il entra dans la saloune rabino.

– Conduisez-moi à Roderskine, ordonna-t-il au propriétaire de céans.

Silencieusement les deux hommes suivirent un corridor obscur en arrière du bar.

Rabinovitch indiqua une porte vitrée.

Et dit :

– Doderskine vous attend là.

Fred frappa.

– Entrez.

Il obtempéra.

– Tiens, tiens, fit le bandit, encore le faux
Lortie.

Roderskine pointa son pistolet dans la
direction de Mallette :

– Tu vas me dire qui tu es et ce que tu viens
faire ici.

– Volontiers, je suis Fred Mallette, cowboy
summa cum laude, et je suis venu ici pour
célébrer ma lune de miel avec ma future femme
Louisette Godin...

– Pas de farces, hein, ou bien tu vas faire le
grand voyage sacrement vite.

Mallette se mit à rire.

– Gare à toi, on ne se moque pas impunément
d'Étienne Roderskine...

– Non, hein ? Eh bien, retourne-toi et regarde dans la porte vitrée, qui te tient en joue immédiate actuellement ?

– Non.

Le chenapan poussa un gros rire vulgaire :

– Non, dit-il, on ne me prend pas avec ce truc aussi vieux que le premier cowboy de la création. Il n’y a personne derrière cette vitre. Si je regardais, tu t’empresserais de sortir ton colt et de m’abattre.

Mais Roderskine se trompait.

Il y avait quelqu’un derrière la porte vitrée.

Baptiste Verchères.

Dans un mouvement d’une vitesse fulgurante, Fred se jeta à plat ventre à terre.

J. B. tira.

À son endroit favori.

Entre les deux yeux du bandit.

Il tomba lourdement.

Se transformant en cours de route vers le

plancher, d'homme vivant à cadavre.

Verchères dit :

– Pousse-toi, Mallette...

– Correct.

Fred ajouta :

– Rendez-vous à neuf heures ce matin chez...

VI

Les frères Bartlett

Il était 9 heures tapant quand Mallette arriva au ranch des frères Israël et Dizzy Bartlett...

Il entra sans cérémonie dans la maison.

Ce fut Dizzy qui le vit le premier.

Il était à manger dans la cuisine.

Il cria :

– Eh, Israël, viens ici. Nous avons de la visite.

– Qui ?

– Sam Lortie ?

Fred pensa avec satisfaction :

– Mon déguisement tient bon.

Il gagnait la première manche.

Dizzy lui dit :

– Que veux-tu encore, Sam ?

Israël demanda, lui :

– Pourquoi es-tu ici malgré notre défense formelle ?

– Parce que je suis traqué par la police, et que j'ai besoin de votre aide et de votre protection...

– Nous t'avons déjà donné tout cela.

Fred ricana :

– Je tue Godin pour vous ; j'incendie son domaine pour vous, je terrorise la fille de Godin, toujours pour vous ; et qu'est-ce que je reçois en récompense ? le lot d'un renégat, d'un traqué, d'un outlaw... Vous avez toutes les fleurs et moi toutes les briques. Eh bien, je vous en avertis ; les choses ne se passeront point comme ça, non, non, certain !

Dizzy dit, piqué :

– Tu oublies quelque chose, Sam.

– Quoi ?

– Tu oublies que si nous n'avions pas collaboré à ton holdup du poney-express, tu

aurais royalement manqué ton coup.

Israël amplifia :

– C'est nous qui t'avons tracé la route, qui t'avons choisi le lieu idéal, où t'embusquer...

Dizzy ricana :

– Et c'est toi qui as mal fait la djobbe en laissant vivre Arthur qui devient de jour en jour un témoin de plus en plus alarmant.

– HAUT LES MAINS !

Les deux Bartlett se retournèrent, mus par la surprise.

La stupeur.

Baptiste Verchères était devant eux.

Ses colts aux poings.

Il dit :

– Au nom de la loi, Israël et Dizzy Bartlett, je vous arrête.

– Pourquoi ?

– Pour avoir eu complicité avant le fait dans l'assassinat de Roger Godin, dans le hold-up du

poney-express, dans l'incendiat du ranch Godin et enfin pour avoir fait chanter Louissette, la fille de la victime...

– Vous n'avez pas de preuves.

– Non, hein ? Eh bien, je n'ai pas perdu un seul mot de votre conversation avec le faux Lortie. Cette preuve est suffisante pour vous faire pendre une bonne douzaine de fois chacun.

J. B. dit :

– Fred... ?

– Oui, chef...

– Désarme les deux bandits et, tiens, prends cette paire de menottes et emmenotte-les l'un à l'autre...

Quand ce fut fait, J. B. ordonna :

– Venez les forbans.

Israël protesta :

Pas à pied jusqu'au village ?

– Oui, à pied jusqu'au village, vous l'avez dit !

Avant de partir, Baptiste dit amicalement et

avec un sourire :

– Quand tu auras besoin de moi tu n’auras qu’à hennir. Un petit coup, un moyen et un gros.

VII

Louissette, Lortie et Fred

Quand Louissette vit Fred entrer dans la grange, elle lui dit vivement :

– Cachez-vous là, mon chéri.

Elle lui indiquait le foin...

– Mais...

– Pas de mais, mon amour. Couvrez-vous de foin pour ne pas être vu.

– Pourq... ?

– Chut, et surtout ayez confiance.

Elle précisa :

– Confiance en moi.

Il obéit.

Sans maugréer.

Louissette sortit.

Et cacha le cheval de Mallette.

Il était temps.

Des sabots de cheval retentissaient dans le lointain.

Lortie avait envoyé un éclaireur indien avertir la jeune fille de sa venue prochaine.

Pourquoi venait-il ?

Parce qu'il croyait encore à son emprise de chantage sur elle.

Sans aucun doute.

Elle rentra dans la grange.

Et attendit Lortie.

Celui-ci parut bientôt :

– Tu as reçu mon message du pied-noir ?

– Oui.

– J'ai un petit voyage à te faire faire...

– Un voyage de quelle nature ?

– Tu connais la cabane au squelette située au bout de ton ranch ?

– Mais oui.

– Eh bien, tu vas aller là.

– Pourquoi ?

Lortie se planta solidement devant Louissette.

Et menaça :

– Si tu refuses, ton jeune frère meurt en dedans des prochaines soixante-douze heures...

– Tu sais bien que j’accepte, salaud ; tu me tiens à la gorge. Tu en étais donc rendu à la cabane.

– Oui, eh bien, tu entres, regardes à ta gauche, tu verras une des planches dont le malajustement est presque invisible ; tu l’enlèveras, prendras la boîte de fer qui y est, tu me l’apporteras.

– Oh !

– Oui, tu as compris, c’est la boîte du poney-express.

– Mais pourquoi ne vas-tu pas toi-même la chercher ?

– Parce que la royale police montée, appelée par Arthur, garde tous les sentiers dans ce bout-

là.

– Bien, j’irai.

Il remonta à cheval.

Et détala.

Louissette appela :

– Fred...

– Oui...

– Vous pouvez vous montrer.

Malette s’écria :

– C’est pas trop tôt.

Il se leva, ressemblant à une botte de foin ambulante.

Se débarrassa de son fourrage en disant :

– Je me compterai un homme chanceux si je n’attrape pas la fièvre des foins.

Alors, sans préambule, il la prit dans ses bras et murmura :

– S’il y a un cowboy en amour, c’est bien moi.

– La cowgirl l’est autant que toi, mon chéri.

– Ne nous chicanons pas à analyser la profondeur de notre sentiment.

– En effet nous aurons bien le temps après notre mariage.

Ils sourirent.

Fred dit :

Vous m'aimez et vous ne connaissez pas encore mon vrai visage.

– En effet.

– Eh bien, je crois que le temps est venu de me démasquer.

Il prit de l'eau dans une tonne.

S'arma d'une barre de savon.

D'une serviette.

Se lava la figure.

S'enleva une boulette de cire du nez.

Deux autres de la bouche.

S'inclina comiquement devant Louissette.

Et demanda :

– Suis-je à votre goût, mademoiselle ?

– Oh, oui.

– Plus à votre goût que Lortie ?

– Ce n'est pas à demander...

S'inclinant de nouveau, il fit :

– Mademoiselle Godin, j'ai l'honneur, le plaisir et la fierté de vous présenter Fred Mallette...

– Je n'aime guère ce nom de Mallette, moi.

– Pourquoi ?

– À cause du « LETTE ».

– Ah...

– Oui, mon chou, mon cœur se refuse à vous appelez Mallette, et il tient à vous baptiser MABEAU.

Ils éclatèrent de rire.

VIII

Tancrede Pomerleau

Il était huit heures du soir.

Le soleil venait de se coucher à l'horizon.

C'était le crépuscule.

Ou la brûnante, comme on dit au pays de Québec.

Ou encore, comme on disait autrefois chez les cowboys canadiens-français, l'heure entre poivre et sel...

Baptiste Verchères était à écrire à son pupitre.

Il se frotta les yeux.

Et marmonna :

– On n'y voit plus goutte...

Alors il se leva et alluma les deux lampes à l'huile de charbon. Comme il se rasseyait,

Baptiste vit Arthur, du poney-express, entrer avec un inconnu.

Il dit, railleur :

– Tu as mal aux doigts, Arthur ?

– Mais non.

Alors pourquoi ne t’en sers-tu pas ?

– Mais...

– Mais...

– Oui, pourquoi ne t’en sers-tu pas pour frapper aux portes avant d’entrer ?

– Ah, c’est ça... ?

– Oui.

L’inconnu parla pour la première fois.

Il dit :

– Trêve de plaisanteries...

J. B. sortit une vieille et grosse farce barbue :

– Je n’ai pas le déshonneur de vous connaître.

Arthur présenta :

– Pomerleau, Tancrède Pomerleau...

Délibérément insultant, J. B. fit rêveur :

– Drôle de nom, POM-GORLOT... Et monsieur pomme alias gorlot, que faites-vous avant d'aller têter les pissenlits par la racine ?

Arthur dit :

– M. Pomerleau est détective.

Le détective ajouta :

– Privé.

– Pauvre homme, il est privé, il a faim. Arthur, va donc lui chercher un verre d'eau et une galette de sarrazin...

Le flic s'impatienta.

Il exprima son mécontentement :

– Je représente les intérêts de l'organisation des poneys-express, dit-il, et dans l'affaire du vol des soixante et quinze mille dollars, je ne vous cache que je trouve votre conduite louche, chef.

– Mais comment donc ?

– D'abord Lortie s'est promené librement dans la bourgade. Vous ne vous êtes même point donné la peine de l'arrêter...

– C'est tout ?

– Oh non.

– Envoyez à votre force...

– À deux ou trois reprises, vous avez laissé Lortie s'échapper...

– Autre chose ?

– Oui.

– Quoi ?

– Vous avez tué Roderskine et une autre fois laissé filer votre protégé Lortie...

J. B. demanda, finaud :

– Vous me blâmez d'avoir abattu Roderskine qui était le complice de l'incendiaire assassin ?

– Oui.

Arthur dit :

– Nous savons pourquoi vous avez tué ce gas.

– Tiens, tiens...

– Oui, Rabinovitch nous a dit que Roderskine était sur le point de trahir Lortie et que c'est pour cette raison que vous l'avez assassiné.

Pomerleau accusa directement :

– Verchères, vous êtes le complice de Lortie.

Baptiste regarda ses deux interlocuteurs à tour de rôle.

Et dit :

– POM-GORLOT, tu es un idiot.

Il ajouta :

– Et toi, Arthur, je te couronne roi de l'imbécilité perpétuelle.

À ce moment un petit hennissement court se fit entendre du dehors.

Suivi d'un second moins court.

Et d'un troisième plus long.

– Excusez-moi, mes amis soupçonneux, dit Baptiste, sarcastique, mais croyez-le ou non, je m'en vais interviewer un cheval.

– Non, dit Arthur.

– Non, répéta Pomerleau.

J. B. demanda :

– Non quoi ?

– Vous ne sortirez pas seul.

Déjà J. B. avait ses colts aux mains :

– Au nom de la loi, dit-il, je vous arrête, pour menaces et entraves contre un agent de la paix. Laissez tomber vos armes sur le plancher.

Elles tombèrent.

Le chef lança des menottes à Pomerleau :

– Emmenottez-vous tous deux.

Quand ce fut fait Verchères les conduisit en cellule.

Referma la porte.

Et les embarra.

Pomerleau cracha :

– Ça ne finira pas là. Je suis un dick...

– Privé, oui, je sais, privé de toute autorité officielle.

J. B. sortit du poste de police...

IX

Le procès des Bartlett

Baptiste vit immédiatement Fred.

– Ainsi tu t’es dépouillé de ton déguisement ?

– Oui. Ai-je bien fait ?

– Certainement ; il y aurait eu collusion entre nous à ce sujet, que ce n’aurait pu être mieux.

– Comment ça ?

– On me soupçonne en hauts lieux d’être l’allié de Lortie. Il était plus que temps que tu mettes bas le masque.

– Savez-vous la grande nouvelle ?

– Non, quoi ?

Mallette lui raconta tout.

La visite de Lortie à Louissette.

La cabane au squelette.

La cache secrète.

J. B. dit :

– Tu vas aller chercher Louissette
immédiatement.

– Pour l’amener ici ?

– Pourquoi ?

– Pour deux raisons. D’abord parce qu’elle
n’est pas en sûreté seule dans la grange avec ce
lourd secret en sa possession.

– Et puis, parce que j’en aurai besoin demain
matin au procès des deux frères Israël et Dizzy
Bartlett.

*

Le lendemain matin.

Devant le tribunal de cowboys.

Tribunal improvisé.

Le juge de paix préside.

Les six jurés viennent d'être choisis.

Les accusés sont debout, chacun d'eux emmenotté avec un constable local.

Le juge qui n'est nul autre que le marchand général dit à Baptiste :

– Allez-y chef, faites votre preuve.

J. B. cria :

– Fred Mallette...

Fred s'avança.

On l'assermenta.

Puis J. B. lui dit :

– Raconte.

Fred raconta le piège tendu.

Les aveux de Bartlett.

Ils avaient soudoyé Lortie qui avait, pour le plus grand bénéfice des deux frères assassiné Roger Godin et incendié son ranch.

Ils avaient de même trempé dans le hold-up du poney-express.

Le témoin suivant fut Louissette.

Elle relata le chantage dont elle avait été victime.

Les menaces de mort contre son petit frère.

La vente de tout son bétail.

Presque pour rien.

J. B. dit alors :

– C'est ma preuve.

Elle était amplement suffisante.

Le jury trouva les deux Bartlett coupables.

Le juge les condamna à être pendus.

J. B. suggéra :

– Il y a un arbre idéal pour la pendaison juste en face de la saloune Rabinovitch.

Quelques minutes plus tard les deux cadavres se dandinaient au vent, cependant que Rabinovitch contemplait le macabre spectacle d'un air effaré.

X

Le possé...

J. B. ouvrit la lourde porte de la cellule.

Ses deux prisonniers dormaient.

Au dehors se tenait le possé composé d'une vingtaine de ranchers et de cowboys.

La lutte finale allait commencer.

Verchères secoua Arthur et Pomerleau.

Ils ouvrirent les yeux.

– Vous avez assez souffert, dit le chef moqueusement.

– Nous sommes libres ?

– Oui.

Pomerleau menaçà :

– Vous allez me payer ça, couillon.

– Oui, oui, en monnaie de singe... Mais venez-vous, oui ou non ?

– Aller où ?

– Capturer Sam Lortie, puisque l'heure est venue.

– Ce n'est pas trop tôt.

Verchères, ignorant la craque, insista :

– Vite, le possé s'impatiente.

*

Quelques minutes plus tard les quelque vingt-cinq cavaliers quittaient Squeletteville pour s'engager dans la plaine.

Louissette était encadrée de Fred Mallette et de J. B. V...

Celui-ci dit au cowboy :

– Tu diriges l'expédition présente ?

– Oui.

– Que prévois-tu ?

– Ceci : Quand il s’est aperçu que Louissette n’était pas au ren...¹ Actuellement, risquant le tout pour le tout, il est certainement embusqué près de la cabane au squelette.

Verchères approuva le raisonnement :

– Tu n’as probablement point tort, mon jeune... Il va tirer, le salaud... il ne faut pas qu’il atteigne quelqu’un du possé...

Il demanda :

– Que ferais-tu, toi, Fred ?

– Il n’est nullement besoin du possé près de nous. Son rôle devrait être d’encercler le bandit dès qu’il aura été repéré.

– Bien.

Verchères donna aux ranchers et cowboys l’ordre de tirer de l’arrière.

Le groupe d’avant se composait de :

Louissette,

Fred,

Baptiste.

¹ Bout de la phrase manquant, dans l’édition de référence.

Pomerleau.

Et Arthur.

Ils avançaient lentement.

Prudemment.

Louissette les guidait.

Leur faisant suivre un chemin ondulatoire
comme les pas d'un ivrogne.

À la fin elle dit :

– Voyez-vous ce point noir là-bas ?

– Oui.

– Oui.

Oui...

– Qu'est-ce ? demanda Pomerleau.

– C'est la cabane au squelette.

– LA CABANE ?

– Mais oui.

Éberlué J. B. vit le détective privé s'éloigner
au grand galop, en direction de la cabane en
question.

– L'imbécile !

Fred approuva :

– En effet il est bête comme ses pieds, le gas !

Un coup de feu retentit.

C'était justement ce qu'attendait Baptiste.

Il ne regarda pas tomber Pomerleau.

Non.

Il scruta l'horizon.

Vit le léger volute de la fumée de la carabine s'élever au dessus d'un chapeau 10-gallons.

Alors il prit sa carabine.

Mira.

Tira.

Et dit :

– J'ai visé cinq pouces en dessous du chapeau.
Lortie a reçu la balle quelque part dans la figure...

Arthur dit :

– Je le croirai quand je verrai.

Il vit.

Et il crut.

Comme saint Thomas.

Le renégat avait le nez fracassé, et était le futur habitant en permanence du cimetière.

XI

Le trésor

Quelques minutes plus tard.

Dans la cabane.

Sont là :

Mallette,

Verchères,

Arthur.

Quant à Louissette, elle se penche vers Pomerleau blessé à l'épaule (blessure légère) et elle achève de le panser.

– Louissette...

– Oui, Fred ?

– Le temps est venu...

La jeune fille comprit.

Elle se dirigea vers la planche mal ajustée.

N'eut aucune peine à l'enlever.

Plongea une main dans la cachette.

En sortit la boîte de fer qui contenait les
\$75,552.10.

La présenta à Arthur.

Et demanda :

– Qui a la clef pour ouvrir cette boîte ?

– Moi, dit Pomerleau.

Il tendit la clef à Arthur.

Qui ouvrit.

Et vérifia.

Le compte y était.

Jusqu'au dernier 10c.

À ce moment deux cowboys du possé
entrèrent, portant le cadavre de Lortie.

L'un du duo, lettré, murmura :

« Sic transit gloria mundi... »

Pomerleau demanda :

– Faites-moi voir le visage du mort...

Saint Thomas jusqu'au bout, il regarda
longuement...

Puis finit par dire :

– C'est bien Lortie.

Le cowboy lettré y alla d'une autre citation
latine :

« Veni, vidi, vici... »

Le détective privé dit :

– Voulez-vous venir ici, Verchères...

Il fit ça.

– Je vous demande pardon, J. B.

– Pardon ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Pour avoir douté de vous.

Baptiste toussota.

Se nettoya la gorge.

Cracha.

Et dit :

– Ouais, hum, pouah, parlons donc d'autres choses, voulez-vous ?

XII

La lettre mystérieuse

Quelques heures plus tard.

Dans le bureau de J. B.

Il y a là outre Baptiste :

Fred.

Pomerleau.

Et Arthur.

Verchères dit à ce dernier :

– Tu veux savoir quel rôle Mallette à joué au juste en cette affaire ?

– Oui, évidemment.

– Te rappelles-tu que je t'ai donné une lettre avec comme destinataire le grand manitou de la royale police montée des T. N. O. ?

– Eh bien, je vais te lire cette lettre ; ou du moins une copie de la mystérieuse missive...

Il lut :

Au chef de la R.P.M. ;

Bytown, dominion du Canada :

MONSIEUR :

Ça va mal à Squeletteville.

Très ainsi.

J'ai besoin de deux de vos as.

Mallette.

Et Couturier.

Il s'agit d'une cause de toute première importance.

Contre le renégat Lortie.

Que Mallette vienne d'abord ici en catimini.

Qu'il étudie ce Lortie.

Dans le but de le personnifier.

Puis qu'il revienne avec le vieil Elphège...

Déguisé.

Grimé.

Fardé.

Le mieux possible.

Afin de passer pour le vrai Lortie.

Bien à vous,

Jean-Baptiste Verchères,
chef de police de Squeletteville, Man.

J. B. demanda :

– Comprends-tu maintenant, Arthur ?

– Oui.

– Et toi, Pom-Gorlot ?

Le flic avoua :

– IDEM !

On frappa à la porte.

– Entrez.

Louissette parut.

XIII

La première surprise

Quelques minutes plus tard.

Toujours dans le bureau du chef.

On frappe de nouveau à la porte.

Elle s'ouvre.

Fred voit son side-kick, Couturier.

Et s'écrie :

– Je t'avais complètement oublié, mon pauvre Elphège.

À ce moment Louissette vit l'enfant derrière le vieux cowboy :

– MON PETIT FRÈRE ! s'écria-t-elle. Oh, viens dans mes bras, mon chou.

Ils se serrèrent longtemps.

Puis Mallette dit :

– Elphège ?

– Quoi ?

– Pourquoi as-tu amené cet enfant ici ?

– Mais pour servir de père...

– ... de père ?

– Oui.

– À qui ?

– Mais à ta blonde.

Louissette fit :

– OH !!!

Et elle rougit jusqu'aux oreilles.

Couturier taquina :

– N'êtes-vous plus en amour ?

Cette question reçut une réponse silencieuse.

Les deux amoureux s'embrassèrent.

Elphège cria :

– YYYIIIIPPPEEE !

Il reprit :

- C'est moi qui fixe la date du mariage.
- Hein ?
- Oui, le mariage sera célébré à huit heures tapant demain matin.
- Célébré, mais par qui ?
- Par un prêtre, cette affaire...
- Quel prêtre ?
- Un oblat, un O.M.I.
- Mais qui ?
- Oh, inutile de le nommer, vous le connaissez tous.

XIV

La deuxième surprise

Le lendemain matin...

Huit heures moins quelques minutes...

Les ranchers...

Les cowboys.

Les héros de cette histoire qui se termine...

Tout le monde est là.

Y compris le juge-marchand général qui a offert sa maison privée pour la cérémonie religieuse.

Fred est sérieux.

Grave...

Louissette est, elle, énervée...

Rougissante.

Ravissante.

Aguichante.

Soudain on voit dans la plaine une ombre
noire.

L'ombre se précise.

Devient un homme.

Devient un prêtre.

Devient...

Devient... ?

Le missionnaire le plus célèbre de tout l'Ouest
canadien.

Également estimé et respecté des sauvages
comme des blancs.

Le Père Lacombe qui faisait dans l'ouest ce
que devait faire plus tard le gigantesque curé
Labelle dans les pays d'en haut...

Le cœur d'or.

L'âme généreuse.

Le Père qui comprenait la rudesse et la loi
sommaire de ce pays fruste et à peine civilisé.

– Whoa, dit-il à sa monture.

– Alors...

Oh, alors ce furent des acclamations délirantes et justifiées pour celui qu'on appelait le papa de l'Ouest.

XV

Le mariage

Dans la maison du marchand...

La messe basse vient de se terminer.

Le Père Lacombe se retourne et regarde en souriant les deux amoureux agenouillés l'un près de l'autre.

Il prononce les paroles sacramentelles qui font de deux chairs une seule chair.

Louissette et Fred répondent à la question millénaire du prêtre :

– Oui.

– Oui.

Il les regarde et dit :

– « *Ite et multiplicamini* » ; allez et multipliez-vous comme les étoiles du ciel...

Le Père Lacombe termine :

– Que l’Ouest ait des milliers de berceaux
canadiens-français.

Cet ouvrage est le 418^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.